

128. L. 45.

SOLDATS, VOILA CATIN,

CROQUIS MILITAIRE EN DEUX ACTES,

MÊLÉ DE COUPLETS;

Par M. Desvergiers et Anicet-Sourgeois;

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS,
SUR LE THÉÂTRE DU VAUDEVILLE,

LE 14 DÉCEMBRE 1830.

PRIX : 2 FR.



PARIS.

R. RIGA, LIBRAIRE,

FAUBOURG POISSONNIÈRE, N° 1.

J.-N. BARBA, EDITEUR, PALAIS-ROYAL.

M DCCC XXXI.

131434-B Google.

PERSONNAGES.

ACTEURS.



CATHERINE, vivandière.
ADRIEN, fourrier d'infanterie.
BONIFACE.
ROBERT, brigadier de dragons.
GIRARDOT, attaché à la commission d'Egypte.
BARCOFF.
UN SERGENT.
UN PAYSAN RUSSE
PLUSIEURS SOLDATS, PARLANS.
DEUX COSAQUES,
SOLDATS FRANÇAIS.



M^{me} ALBERT.
M. HYPPOLITE.
M. ARNAL.
M. FONTENAY.
M. LEPEINTRE, jeunc.
M. CASSEL.
M. EMMANUEL.
M. THÉODORE.



Au premier acte, la scène se passe en Egypte en 1798; au second, en Russie en 1812.)

SOLDATS, VOILA CATIN.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente un site en Égypte; on voit dans le lointain les Pyramides; des deux côtés de la scène sont des tentes; à droite, un peu sur le devant, celle du général.)

SCÈNE PREMIÈRE.

ROBERT, ADRIEN, QUELQUES SOUS-OFFICIERS, UN FACTIONNAIRE devant la tente du général. Au lever du rideau, Adrien, tenant en main le *Moniteur* est entouré par les autres sous-officiers.

CHOEUR.

AIR: *Ah! quel honneur pour notre maître.* (de Leicester.)

La républiqu', pour nous quell' gloire!
Daigne applaudir à notr' valeur;
Par mainte nouvelle victoire,
Rendons nous dignes d'un tel honneur.

ROBERT.

Voyons donc, petit... continue... il y a encore quelque chose dans le *Moniteur*.

ADRIEN.

Oui, écoutez... (*Il lit.*) « Extrait du discours prononcé par le citoyen Chénier, au Conseil des cinq cents, dans la séance du 30 fructidor an VI. »

ROBERT.

Le citoyen Chénier, c'est un malin, celui-là !..

ADRIEN, lisant.

« L'armée de la république, triomphante en Égypte, va rétablir les sciences et les arts dans leur antique patrie. De si rapides succès épuisent l'admiration moins encore que les moyens de l'exprimer; toutes les voix ont proféré le cri de la reconnaissance; je me borne à proposer la résolution suivante: l'armée française, victorieuse en Égypte, a bien mérité de la patrie. »

ROBERT.

A bien mérité de la patrie! et elle a été adoptée cette résolution-là?

ADRIEN.

Certainement, à l'unanimité.

ROBERT.

Ah! les braves gens!.. mais le *Moniteur* est fini et les travaux du camp ne le sont pas... allons, vous autres, le devoir vous appelle à l'ouvrage.

CHOEUR.

La France, pour nous quelle gloire! etc.

officiers sortent.)

SCÈNE II.

ROBERT, ADRIEN.

ROBERT.

Oh! petit... tu seras joliment fier, hein!.. quand tu diras au retour : J'étais de l'expédition d'Égypte.

ADRIEN.

Il est sûr que c'est beau la gloire... mais c'est fatigant sous la zône torride.

ROBERT.

Comment que tu dis ça, petit? qu'est-ce que ça signifie, ce mot-là?

ADRIEN.

Ça signifie, brigadier, qu'il fait chaud en Égypte.

ROBERT.

C'est vrai que le baromètre est au très-sec... et qu'il y a disette de liquide pour humecter la poussière...

ADRIEN.

Voilà!..

ROBERT.

Mais je te conseille de te plaindre, toi : à peine débarqué dans ces parages, tu es devenu caporal, puis fourrier ; et au lieu de faire des corvées comme nos camarades, de remuer les sables pour faire des redoutes et retrancher le camp, toute la journée sur ta chaise, tu griffonnes des ordres du jour... on ne se tue pas à ce métier-là...

ADRIEN

Ah! dam! quand on a été bien élevé!

AIR : *On dit que je suis sans malice.*

Je suis très-fort sur la lecture,
J'possèd' proprement l'écriture.

ROBERT.

Moi, je n'sais rien, mais j'ai l'talent
D'donner un coup d'sabr' proprement.

ADRIEN.

La science est toujours nécessaire,
Ça mène loin, m'disait mon père.

ROBERT.

Puisqu'ici, tous deux nous voilà,
Tu vois bien qu'on va loin sans ça.

ADRIEN.

La plaisanterie est bonne, brigadier, mais il ne faut pas qu'savoir donner des coups de sabre pour être secrétaire d'un colonel, et je suis heureux aujourd'hui d'avoir reçu une certaine éducation ; j'en ai l'obligation au comte d'Arbel, le seigneur de mon village.

ROBERT.

L'ex-ci-devant, tu veux dire?

ADRIEN

Oui, d'autant plus qu'il a émigré..

ROBERT.

V'là z'un mot qui m'déplait furieusement... j'comprends pas qu'il soit Français... malgré c'qu'il a fait pour toi, ton comte d'Arbel ne vaut pas mieux que les autres.

AIR : *J'en cherche un petit de mon âge.*
Les voilà bien ces nobles sans courage,
Tous si petits pour porter leurs grands noms,
Mais chez l'ennemi, pendant nos jours d'orage,
Ils ont couru cacher leurs vieux blasons ;
Ils n'ont trouvé sur la rive étrangère
Qu'une pitié qui tenait du mépris :
Quand l'malheur vient, honte éternelle au fils
Qui peut abandonner sa mère!

ADRIEN.

Que voulez-vous ! ils tiennent à leur vieille cocarde.

ROBERT.

J'ai bien quitté celle que je portais en Amérique.

ADRIEN.

Comment, vous êtes allé en Amérique !

ROBERT.

Un peu, petit... les citoyens de ce pays-là voulaient de la liberté tant et plus... nous leur avons dit : Nous n'en avons pas pour nous, mais c'est égal, nous allons vous en donner... ma foi ça nous a mis en goût, et nous avons fini par nous servir nous-mêmes...

ADRIEN.

Vous êtes bien heureux vous, d'avoir comme ça l'habitude de la guerre et de ses désagréments... je vous avoue que, sans les petites douceurs que j'ai su me procurer, le militaire ne serait pas fort de mon goût...

ROBERT.

Alors, pourquoi t'as-tu fait soldat ?

ADRIEN.

Est-ce que tout le monde ne l'est pas quand la patrie est en danger?... et puis d'ailleurs, la réquisition... mais c'est égal... je regrette mon village, j'y avais de l'agrément.

ROBERT.

Ah ! je conçois... t'es ben tourné... joli garçon, ma foi... et l'amour...

ADRIEN.

Voilà... ici, le sexe ne donne pas... et moi qui aime à faire des malheureuses...

ROBERT.

Est-ce que, dans les anciennes, n'y en a pas qui te tiennent au cœur ?

ADRIEN.

Si fait... une seule... un peu comme ça parce qu'elle m'avait donné plus de peine que les autres... la fille de l'aubergiste de chez nous... une appelée Catherine, une drôle de petite tête... allez... brigadier, ne s'était-elle pas mis dans l'esprit de partir avec moi?..

ROBERT.

Bah !...

ADRIEN.

Je ne jurerais pas qu'elle ne m'ait suivi ...

ROBERT.

Pas jusqu'ici, par exemple... la diligence n'y vient pas. . et c'est

fort heureux... car, vois-tu, l'amour, c'est bon en cantonnement... mais en campagne, c'est du superflu...

ADRIEN.

Sans doute... et puis quand on a de l'ambition... c'est gênant une femme.

ROBERT.

Ah ! tu es ambitieux, petit... au fait, tu ne vas pas mal jusqu'ici... et je crois que tu t'éleveras... mais prends-y garde... il y a plusieurs routes... et quand on prend un chemin sale et bourbeux... on arrive quelquefois, mais les taches restent.

ADRIEN.

Soyez tranquille, brigadier, mon colonel est l'ami du général en chef, il me veut du bien, et j'espère que protégé par lui...

ROBERT.

A propos, on ne l'a pas vu ce matin, le général.

ADRIEN.

Vous savez bien que le bâtiment qui amène les membres de la commission d'Égypte a dû entrer cette nuit dans le port d'Alexandrie, le général est allé les recevoir.

ROBERT.

En voilà un qui s'est élevé, et Dieu sait jusqu'où il montera... (*Regardant dans la coulisse.*) Mais, dis donc, qu'est-ce que c'est donc que cette jeune fille qui traverse le camp en regardant de tous côtés?

ADRIEN, regardant..

Ah ! mon Dieu !

ROBERT.

Elle nous a vus... elle accourt...

ADRIEN.

C'est elle...

SCÈNE III.

LES MÊMES, CATHERINE, accourant.

CATHERINE, se jetant dans les bras d'Adrien.

Adrien !..

ADRIEN.

Catherine !...

ROBERT.

Il l'avait parbleu deviné.

AIR de la *Mazourka*.

ADRIEN.

Eh ! quoi,

C'est toi.

CATHERINE.

Enfin je te revoi :

Oui ! c'est moi,

C'est moi-même ;

Plaisir extrême.

Ah ! pour te retrouver

J'aurais su tout braver.

Oui ! j'ai tout quitté,

J'aurais été
Au bout du monde.
Enfin te voilà,
Mes maux sont oubliés déjà.
J'ai reçu ta foi.
Avec toi,
Sur la terre et l'onde
Je veux voyager,
Partager
Plaisir et danger.

ENSEMBLE.

Oui, c'est bien moi,
Enfin, je te revoilà !
Oui, c'est moi,
C'est moi-même.
Plaisir extrême !
Ah ! pour te retrouver
J'aurais su tout braver.

ADRIEN.

Eh ! quoi,
C'est toi,
Qu'en ces lieux je revoilà !
Ma surprise est extrême.
C'est pour moi-même
Et pour me retrouver
Qu'elle a su tout braver.

ROBERT.

Oh ! sur ma foi,
A peine je le croi :
Oui, c'est bien elle-même,
Surprise extrême !
C'est pour le retrouver
Qu'elle a su tout braver.

CATHERINE.

Ah ! que je suis contente !

ADRIEN.

Eh ! grand Dieu !... Catherine, que viens-tu faire si loin ?

CATHERINE.

Vivre près de toi.

ADRIEN.

Mais comment ?

CATHERINE.

Je n'en sais rien, mais me voilà !

ADRIEN.

Et par quel moyen as-tu su où j'étais ?

CATHERINE.

Faut te dire d'abord que quand tu as été parti... j'ai fait ce que j'ai pu pour t'oublier... mais impossible, les pieds me brûlaient au pays : orpheline, rien ne m'y attachait... je n'ai que toi seul au monde, et un beau matin de bonne heure, je suis allé à Paris au ministère de la guerre demander ton adresse... j'ai repris ma course à pied, et je suis venu à Toulon.

ADRIEN.

A pied ?

ROBERT.

Pauvre petite !

CATHERINE.

Ma foi.... il y a loin et je n'aurais pas pu continuer comme ça jusqu'ici...

ROBERT.

Je crois bien... avec ça que ce n'est pas pavé.

CATHERINE.

Heureusement que j'ai trouvé un vaisseau qui amenait des savans... ils sont très-polis, ces messieurs... Quand ils ont vu que j'étais décidée, ils ont bien voulu m'emmener ; avec ça qu'ils sont gourmands les savans, et qu'ils ont pensé que je ferais mieux la cuisine que le coq du navire, comme ils disent : nous sommes débarqués ce matin, et j'ai eu le bonheur de ne pas te chercher longtemps, ce dont j'avais bien peur, yu qu'au ministère ils m'avaient bien dit que tu étais en Égypte, mais ils ne m'avaient donné ni le nom de la rue, ni le numéro. Sais-tu, Adrien, que tu es joliment gentil avec cet habit-là ?

ADRIEN.

Tu trouves ?

CATHERINE.

Ah ! ça, tu n'as pas l'air aussi heureux que moi. Qu'as-tu donc ?

ADRIEN, *embarrassé.*

Rien... rien... Catherine ! c'est que...

CATHERINE.

Est-ce que c'est comme ça qu'on accueille une payse ?

ROBERT.

Pardon, la belle enfant, si je me mêle de la conversation... Je suis l'ami d'Adrien, et comme tout-à-l'heure, en causant tous deux, nous étions sur votre article... je m'en vas vous dire ce qui l'embarrasse inopinément.

ADRIEN.

Robert !

CATHERINE.

Vous parliez de moi... Allez, allez, monsieur, dites, vous me paraissez un bon enfant, vous.

ROBERT,

C'est que... voyez-vous... dans l'armée d'Orient on n'admet pas les payses... et si Adrien veut vous conserver près de lui... il ne faut pas qu'il vous donne ce titre-là devant les chefs.

ADRIEN.

Voilà !

CATHERINE.

Par exemple, si je dis que je suis la payse de mon pays, on m'empêchera de le voir, moi qui ai fait tant de chemin pour ça... Sont-ils bêtes vos chefs?..

ADRIEN, *effrayé.*

Tais-toi donc... si on t'entendait...

ROBERT.

Mon enfant... ici, l'amour n'est rien... et du moment qu'il n'est pas dans l'ordonnance...

CATHERINE.

Comment!... vous croyez qu'on n'a du cœur que pour aimer?..

— 9 —

c'est à cause de l'habit que vous dites ça , mais je peux en changer... je ne serai pas la première et vous verrez.

AIR : *Des coups de poing.*

Je m'battraï,
J' servirai;
Allez, j' n' s'rai
Pas timide ;
Au combat
Intrepide,
Moi, j'aim' l'état
De soldat.

J' n'ai pas encor
La taill' d'un tambour-major,
Mais d' moi l'on f'ra
Tambour, sifre ou c' qu'on voudra.

Sans ambition, sans effroi,
Le costume de l'emploi
Me donn'ra l'air guerrier
D'un bon p'tit troupier.

Adrien, d' m'instruir', j'espère,
Commenc'ra dès aujourd'hui;
Le trépas ne m'effrai'ra guère ,
Pourvu que j' meur' près de lui. (*ter*)

Je m' battraï,
J' servirai, etc.

ADRIEN.

Mais tu n'y penses pas !

ROBERT.

Milzieux! la petite luronne !.. Ma foi, Adrien, son amour pour toi, son caractère vif et mutin.., elle m'intéresse et il me vient une idée... Oui, il n'y a qu'un moyen de rester avec nous; et si vous voulez m'en croire, vous l'emploierez.. mais, d'avance, je vous avertis qu'il n'y a pas que des roses à recueillir.

CATHERINE.

Dites toujours, mon brave homme... dites toujours, je m'en rapporte à vous.

ROBERT.

Eh! bien!... l'honnête madame Pichard, notre cantinière, a de la besogne dans ce climat chaud, où l'on a souvent recours au rógome pour se rafraîchir; elle se fait vieille, cette femme; un peu d'aide ne lui fera pas de mal... Il faut qu'elle s'adjoigne Mlle Catherine.

ADRIEN.

Quoi! tu veux...

CATHERINE.

Laisse-le donc dire...

ROBERT.

Pourquoi pas... Elle versera la goutte aux bons enfans, leur fera cuire des saucisses et des côtelettes quand ils en trouveront, et si ça l'amuse, elle raccommoquera les sous-de-pieds de guêtre.

CATHERINE, *gaiement.*

Ah! que c'est gentil...

ROBERT.

Mais comme je vous l'ai dit, la p'tite mère, tout n'est pas rose, dans l'état : quand le drapeau marche, il faut le suivre.

CATHERINE.

Eh bien ! rantanplan, je suivrai le drapeau.

ROBERT.

Quand on tirera des coups de fusil, quand on se battra...

CATHERINE.

Je penserai les blessés.

ROBERT.

Il y a des quarts-d'heure où le pain manque.

CATHERINE.

Quand je n'en aurai pas, j'embrasserai Adrien.

ROBERT.

Les malins vous feront les yeux doux.

CATHERINE.

Si je suis contente d'Adrien, je n'écouterai pas les malins.

ROBERT.

Elle a réponse à tout ; va donc comme il est dit, vous serez cantinière honoraire et surnuméraire.

CATHERINE.

Dis donc, Adrien, nous ne nous quitterons plus, que je suis contente ! est-ce que tu ne partages pas ma joie ?

ADRIEN.

Ne pas la partager, ma chère Catherine, après tant de preuves de tendresse !

ROBERT.

Marquez le pas, mes tourtereaux, on vient relever les postes.

(Pendant ces mots, on est venu relever la sentinelle.)

CATHERINE, *regardant*.

Tiens, qu'est-ce qu'ils se disent donc comme ça tout bas ?..

ROBERT.

Ils donnent le mot d'ordre, parce que, voyez-vous, la petite, on ne peut pas entrer chez le général sans le savoir.

CATHERINE.

Ah !..

ROBERT.

Mais, allons trouver la mère Pichard, j'ai de l'influence sur elle, l'affaire sera bientôt arrangée.

CATHERINE.

C'est ça... (à Adrien.) A propos, tout au plaisir de te revoir... j'avais oublié une rencontre que j'ai faite... Quelqu'un que tu connais qui a couru après moi, comme moi après toi...

ADRIEN.

Qui donc ?

CATHERINE.

Je te conterai ça en route : partons.

ROBERT.

AIR : *Quand nous y vivions ensemble, etc.*

Chez la vieille cantinière,

Allons, et dans quelqu's instans

La nouvelle vivandière
Fera venir les chalands
A la cantin' de la gloire.
Qu'il s'ra doux d'trouver chaqu' jour
L'automn' pour donner à boire,
Le printemps pour fair' l'amour.

TOUS TROIS.

Chez la vieille cantinière ,
Etc., etc.

(Ils sortent par la droite.)

SCÈNE IV.

GIRARDOT, BONIFACE, LE FACTIONNAIRE.

GIRARDOT, *encore dans la coulisse.*

Par ici, par ici, jeune homme... voici quelqu'un qui nous indiquera sans doute.

BONIFACE, *entrant après Girardot, et regardant partout.*

Dites donc, M. Girardot... Ehl ben, vous y v'là. Dieu, il y en a-t-il des Pyramides!

GIRARDOT.

Où donc?

BONIFACE.

Mais dam!.. tout ça... une, deux, trois, c'est en coutil..

GIRARDOT.

Les Pyramides?

BONIFACE.

Oui.

GIRARDOT.

Ah! il prend des tentes pour....

BONIFACE.

Ca n'est pas moi... vous me les montriez de là-bas.

GIRARDOT, *lui indiquant le fond.*

Tenez, regardez!... hein! c'est bien autre chose.

BONIFACE.

Ma foi, n'y a pas tant de différence, ça paraît plus gros, parce que c'est plus loin... voilà tout...

GIRARDOT, *à part.*

Ca n'a pas le moindre principe d'optique. (*Au factionnaire.*) Sentinelle, pourriez-vous me dire....

LE FACTIONNAIRE, *brusquement.*

On ne parle pas en faction.

GIRARDOT.

Allons, il faut attendre que quelqu'un vienne de ce côté... où diable aussi ai-je été m'amuser à faire l'anatomie d'un scarabée d'une espèce inconnue?.. Ces messieurs m'ont devancé, et je ne sais où les rejoindre.

BONIFACE.

Dites donc, M. Girardot, il paraît qu'il y a beaucoup de sapcurs dans ce pays-ci?

GIRARDOT.

Comment?

BONIFACE.

Tous les indigènes que nous avons rencontrés depuis ce matin ont des barbes superbes.

GIRARDOT.

C'est la mode en Egypte.

BONIFACE.

Ah ! il y en a un vieux surtout , qui a passé près de moi pendant que vous examiniez vos carabis...

GIRARDOT.

Scarabées, mon ami...

BONIFACE.

Scarabées... comme vous voudrez; il en avait une au moins de dix pouces et demi, on dirait du Père éternel...

GIRARDOT.

C'est un derviche, sans doute.

BONIFACE.

Un barbiche!...

GIRARDOT.

Derviche! c'est un prêtre musulman.... oui, nous venons... c'est-à-dire ces messieurs, car moi je ne suis qu'un anateur indigne, que M. Denon, chef de la comission d'Egypte a bien voulu amener pour empailler et emballer ses précieuses collections. Ces messieurs, dis-je, viennent pour visiter les antiquités de ce pays et s'instruire des procédés que les anciens employaient pour la construction de leurs monumens, pour l'ensevelissement de leurs momies, pour...

BONIFACE.

Se faire pousser de la barbe peut-être...

GIRARDOT.

Du tout... il est bien question de ça...

BONIFACE.

Ecoutez donc... ça serait fort utile; moi je vas joliment profiter de l'occasion.. faut vous dire, M. l'antiquitaire, que depuis quelque temps, j'ai une idée permanente.

GIRARDOT.

Une idée fixe... vous voulez dire...

BONIFACE.

C'est possible... voilà... y en a qui courent après des momies, des prêtres et des carabis.

GIRARDOT.

Scarabées.

BONIFACE.

Scarabées, ne vous fâchez pas, vous avez une idée permanente aussi vous. Moi j'ai une ambition... je veux être sapeur... il a passé une fois un régiment dans le pays. Quand j'ai vu ces douze barbes à la file... de front... j'ai été saisi; je me suis dit... Dieu!... la belle création!... Boniface, tu seras sapeur.

GIRARDOT.

Ce motif seul ne vous amène pas ici, car sur le bâtiment je vous voyais toujours auprès de cette jeune fille, qui a fait la traversée avec nous; elle paraissait même ne pas trop bien vous traiter.

BONIFACE.

C'est qu'elle ne peut pas me sentir.

GIRARDOT.

Vraiment!

BONIFACE

C'est si étonnant le beau sexe.. mais elle en aime un autre... un militaire qui est soldat... dans l'armée d'Orient... Elle a fait la folie de s'expatrier pour le rejoindre.

GIRARDOT.

Et vous?

BONIFACE.

Moi je l'ai suivie... C'est elle que je cherche, comme vous cherchez vos messieurs... mais à peine débarquée, je l'ai perdue de vue... et pensant bien qu'elle était venue au camp, je me dirigeais par ici, quand je vous ai rencontré examinant vos carabis.

GIRARDOT.

Allons, encore! je ne le répéterai plus, c'est inutile; personne ne vient, excusez-moi, mon cher Boniface, je vais aller à la découverte.

BONIFACE.

Au revoir, monsieur Girardot...

(Girardot sort.)

SCÈNE V.

BONIFACE, LA SENTINELLE.

BONIFACE.

C'est donc ici l'Égypte! comme le jeune et beau Dunois, je suis parti pour la Syrie et m'y v'là! Dieu! ce beau ciel! c'est vivifiant! c'est voluptueux!.. je sens déjà l'influence du climat... Catherine! ô Catherine! où es-tu?

Air des *Amazones.*

C'est vainement qu'ell' me déchire l'âme,
En poursuivant un rival qui m' déplaît,
Dieu des amours, prend pitié de ma flamme,
De ma passion fais-moi r'trouver l'objet,
Dirig' mes r'gards vers ce cruel objet.
Eh! mais, au pied d'un palmier solitaire,
Que vois-je là-bas? c'est elle... et lui, grands dieux!
O toi qui viens d'exaucer ma prière,
Amour, mets-moi ton bandeau sur les yeux.

(Il met ses mains sur ses yeux et entr'ouvre les doigts.)

Ils s'enbrassent, eh bien, si j'ai fait 4 ou 5 mille lieues par terre et par mer pour voir ça... Dieu! je les entends... mon sang bouillonne.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, CATHERINE, ADRIEN.

CATHERINE, à *Adrien.*

Tiens, quand je te le disais... c'est bien lui...

ADRIEN.

Ma foi, oui... ce brave Boniface... comment ça va-t-il, pays?

BONIFACE.

Bien , militaire , et vous ?

CATHERINE.

Ah ! mon Dieu , comme il est troublé... Est-ce que vous avez vu quelque chose qui vous a fait peur ?

BONIFACE.

Oui , oui , mamzelle , j'ai vu quelque chose ; il paraît qu'il vous aime toujours , Adrien , et vous aussi ?

ADRIEN.

Si je l'aime !.. je crois bien.

BONIFACE.

Vous ne vous quitterez plus ?

CATHERINE.

Oh ! jamais , n'est-ce pas , Adrien ?

ADRIEN.

Non , non , Catherine , jamais...

BONIFACE.

Eh bien ! alors faut qu'il vous épouse.

ADRIEN.

Comment !

BONIFACE.

Il y a trop long-temps que j'ai de l'espoir... je n'en veux plus.

CATHERINE.

Si ce n'est que ça , mon pauvre Boniface... Adrien vient de me faire cadeau de cette bague... Nous sommes fiancés... et dès qu'il aura l'épaulette...

BONIFACE.

Et si elle n'arrive pas l'épaulette ? je veux que ça finisse... je veux qu'il vous épouse tout de suite.

CATHERINE.

Qu'est-ce qu'il lui prend donc ?.. Mais c'est impossible , il n'y a pas de prêtres en Egypte.

BONIFACE.

Il y en a , mamzelle... j'en ai vu un ce matin ; on m'a même dit comment ça s'appelle dans ce pays-ci , ça s'appelle un barbiche.

CATHERINE , *riant*.

Un... ah ! ah ! ah !

BONIFACE.

Oui , parce qu'ils ont une grande barbe : c'est fort beau... j'en aurai une comme ça quand je serai sapeur.

CATHERINE.

Sapeur , toi... ce blanc blec !

BONIFACE.

C'est une insulte , ça , Catherine... Mais c'est pas à vous que j' m'en prends ; Adrien a un sabre au côté... moi j'en trouverai un... et une... deux.

ADRIEN.

Nous battre...

CATHERINE.

Je voudrais bien voir ça , par exemple.

BONIFACE.

Vous le verrez , soyez tranquille , vous le verrez.

SCENE VII.

LES MÉMES, GIRARDOT, *effrayé.*

GIRARDOT, *entrant.*

Ah ! mon Dieu.

BONIFACE.

Tiens , vous v'là encore, M. Girardot ?

GIRARDOT.

Ah ! c'est vous, Boniface ?

CATHERINE.

Qu'est-ce qu'il a donc, c'gros-là avec son air effaré ?

GIRARDOT.

Ce que j'ai... les Arabes qui s'approchent.

ADRIEN.

Les Arabes !

BONIFACE.

Les Arabes!.. militaire... oublions nos querelles intestines pour nous réunir contre l'ennemi commun.

GIRARDOT.

Voilà une partie de l'armée qui se dispose à aller à leur rencontre.

CATHERINE.

On va se battre.

GIRARDOT.

Certainement ! tenez...

(On entend un tambour éloigné.)

AIR : *Entendez-vous, c'est le tambour ! Air nouveau de Doche.*

Entendez-vous, c'est le tambour !
Voici le signal des alarmes,
Tous les Français courent aux armes,
Nous aurons encore un grand jour.

BONIFACE, à Girardot.

Père Girardot, v'nez vous battre.

GIRARDOT.

Grand Dieu ! ce n'est pas mon état !

BONIFACE.

Moi je me battraï comme quatre
Afin d'avoir après le combat
L'honneur d'être nommé soldat !

GIRARDOT.

Entendez-vous, c'est le tambour !

LES TROIS AUTRES.

Ça donn' du cœur l'bruit du tambour,

Allons }
Allez } gaïment et point d'alarmes,

Avec les autres } prenoms } les armes :
 } prenez }

Nous aurons encore un grand jour.

(Adrien et Boniface sortent.)

SCÈNE VIII.

CATHERINE, GIRARDOT, LE FACTIONNAIRE.

CATHERINE, *les suivant des yeux.*

Allez, allez, mes braves... mon Adrien va peut-être gagner un grade de plus...

GIRARDOT.

Mademoiselle, est-ce que vous ne quittez pas cet endroit dangereux ?

CATHERINE.

Moi ? où voulez-vous que j'aille ?

GIRARDOT.

Comment ! vous n'avez pas de domicile ?

CATHERINE.

C'est ici mon domicile, je fais partie de l'armée.

GIRARDOT.

Vous êtes ?

CATHERINE.

Vivandière surnuméraire...

GIRARDOT.

Vivandière !.. quel métier !

LE FACTIONNAIRE, *regardant à gauche et apprêtant son arme.*
Qui vive !

GIRARDOT.

Ah ! mon Dieu !

CATHERINE.

Ne tremblez donc pas comme ça, c'est bête.

(Deux ou trois coups de feu partent de la coulisse gauche, le factionnaire tombe et lâche son arme en jetant un cri.)

GIRARDOT, *tremblant plus fort.*

Ah !

CATHERINE, *qui a été regarder.*

Ah ! les gueux ! les voilà qui s'enfuient à présent, parce qu'ils ont aperçu quelques dragons qui courent après eux. (*Voyant le factionnaire étendu.*) Eh bien ! qu'est-ce qu'il a donc celui-là ? (*Elle court à lui.*) Dieu, il est mort.

(Elle lui met la main sur le cœur.)

GIRARDOT, *s'approchant avec précaution.*

Il est mort !

CATHERINE, *avec joie.*

Non, non, son cœur bat... il n'est que blessé, sans doute. Ah ! oui... une balle qui lui a traversé le bras... pauvre garçon !.. (*Elle lui soulève la tête et l'appuie sur son genou.*) Vous n'auriez pas sur vous quelque fiole de vinaigre pour le faire revenir ?

GIRARDOT.

Hélas ! non... je n'ai que mon flacon d'essence de thérébentine qui me sert à empailler des oiseaux.

CATHERINE.

Ah ! il revient... il ouvre les yeux... mais il ne peut plus continuer la faction comme ça.

GIRARDOT.

C'est clair.

CATHERINE.

Tenez, monsieur... s'il peut se soutenir, s'il peut marcher... conduisez-le à la cantine... à quelques pas d'ici... la mère Pichard en prendra soin.

GIRARDOT.

Eh bien !... et vous ?

CATHERINE.

Moi !... moi !... eh bien ! morbleu !... je monterai la garde à sa place.

GIRARDOT.

Voyez-vous la petite gaillarde !

CATHERINE, *au factionnaire.*

Pouvez-vous vous lever, mon brave... et faire quelques pas ?

LE FACTIONNAIRE.

Je crois qu'oui, mamzelle.

CATHERINE.

Voyons. (*Elle l'aide ainsi que Girardot.*) Là, soutenez-le, monsieur le savant, et marchez tout doucement... (*Elle ramasse le fusil.*) Une minute, et le mot d'ordre, camarade.

GIRARDOT.

C'est vrai... le mot d'ordre...

CATHERINE, *présentant les armes au factionnaire qui s'avance pour lui dire le mot d'ordre.*

Tout bas... faut pas qu'un autre l'entende... Bien... allez à présent... au revoir, et soyez tranquille, je serai solide au poste.

(Girardot sort avec le factionnaire.)

SCÈNE IX.

CATHERINE, *seule.*

(Depuis le milieu de la scène précédente on entend de temps en temps le bruit éloigné du canon. Catherine se promène le fusil sur l'épaule.)

Je crois bien que je serai solide... ça donne du poids un fusil de munition. (*Elle le change d'épaule.*) C'est plus lourd que je ne pensais ; mais c'est égal, on s'y fait, et il me semble déjà qu'avec ça j'ai un air... Certainement je dois avoir l'air brave. Ça va bien là-bas, le brutal gronde toujours... Tiens ! on peut bien un instant se reposer sur les armes. (*Elle s'arrête et s'appuie sur son arme.*) Personne ne vient, il n'y a pas de danger, et puis d'ailleurs avant d'entrer, faut qu'on dise le mot d'ordre. Ah ! je ne l'oublierai pas.

AIR : *Beau ciel de Provence.*

Ce mot-là présage

De nobles succès,

Amour et courage

C'est l' mot d'ordr' français.

Cette devise-là

M' semble douce et sage,

Et toujours ça s'ra

La mienne en ménage.

Avec Adrien

J' m'en souviendrai bien,

Et soir et matin
Ça s'ra notr' refrain.
Car c'mot-là présage, etc.

Quand ils vont r'venir
Et m' voir en guerrière,
Ça leur f'ra plaisir,
Moi j'en serai fière.
J' leur dirai d'abord
L' mot d'ordr' ou la mort.
J' suis sûr qu'ils riront,
Mais tous le diront.

Car c' mot-là présage
Les plus doux succès.
Amour et courage
C'est si bon français!

Mais je n'entends plus le canon, et à la place le tambour se rapproche. Est-ce que la bataille est finie? (*Elle court vers le fond et regarde.*) Eh oui, ma foi, voilà les amis qui reviennent. Cachons-nous un instant; ils croiront que la sentinelle a déserté.

(Elle entre un peu dans la tente.)

SCENE X.

CATHERINE *cachée*, BONIFACE, ADRIEN, ROBERT,
SOUS-OFFICIERS ET SOLDATS.

(Boniface arrive conduit en triomphe par Adrien et Robert; ils tiennent fièrement un étendard turc d'une main et une hache de l'autre.)

CHOEUR.

AIR : Du comte Ory.

Victoir', victoir' et chantons tous gaïment :
Honneur, honneur, au conscrit triomphant !
Parmi nous, mes amis,
Qu'il soit sur l'heure admis.

CHOEUR.

Au milieu d' la bataille
Il a, bravé et gaillard,
Malgré l' feu, la mitraille,
D' l'ennemi pris l'étendard.

CHOEUR.

Honneur, honneur et gloire ;
D' nos soldats triomphants,
Il est par c'te victoire
Dign' d'entrer dans les rangs.

BONIFACE.

Il est sûr que j'étais fièrement animé, c'est l'influence du climat...

ROBERT.

Allons, petit... viens déposer ton trophée dans la tente du général...

BONIFACE.

Allons !..

(Au moment où ils sont près de la tente, Catherine en sort et leur présente la baïonnette.)

CATHERINE.

On ne passe pas...

ROBERT.

Tiens... qu'est-ce que c'est que ça ?

ADRIEN.

Catherine!..

BONIFACE.

Mamzelle Catherine.

TOUS, *riant.*

Ah! ah! ah!

CATHERINE, *riant aussi.*

Oui... c'est moi... ce pauvre factionnaire a reçu une balle dans le bras... je l'ai envoyé à la cantine et j'ai pris sa place pour qu'on n'entre pas sans donner le mot d'ordre, comme vous m'avez dit ce matin, vous savez bien, M. Robert!

ROBERT.

C'est bien, mon enfant.

CATHERINE.

Vous voilà donc encore vainqueurs, et il ne t'es rien arrivé, Adrien?

ADRIEN.

Non, ma chère Catherine.

ROBERT, *montrant Boniface.*

Grâce à ce jeune cadet, qui, armé d'une hache qu'il a trouvée je ne sais où, a rendu manchot un mamelouck qui allait faire passer un mauvais quart-d'heure à Adrien.

CATHERINE.

Vraiment, il t'a sauvé la vie!

ADRIEN.

Oui, ce bon Boniface! Aussi...

(Il lui serre la main.)

ROBERT.

Et ce n'est pas tout... Il a enlevé un étendard.

CATHERINE.

Brave garçon! faut que je t'embrasse.

BONIFACE.

Vrai! Oh! mamzelle Catherine! prenez garde... je suis déjà dans les transports, voyez-vous... et ma foi...

CATHERINE.

C'est égal. (*Elle lui saute au cou.*) C'est pour Adrien... Il ne peut pas en être jaloux.

AIR : *C'était de mon temps.*

Maint'nant, mes amis,

J'ouvre un bon avis

Qu'vous suivrez si vous voulez m'croire :

L'air chaud du climat,

Le feu du combat

Doivent donner du cœur à boire!

Oui, du vin le meilleur,

D'la plus douce liqueur,

Que gaïment chez la cantinière

La victoire se désaltère.

En avant, marchons!

Vidons ses caissons!

Braquons d'autres canons.

ROBERT.

C'est ça... milzieux!..

CHOEUR.

En avant, marchons!

Vidons les caissons!

Braquons d'autres canons.

(Comme ils vont pour partir on entend dans la coulisse.)

GIRARDOT, *criant*.

Au secours!.. au secours!..

(Tout le monde s'arrête.)

ROBERT.

Est-ce qu'on nous attaquerait encore?

SCÈNE XI.

LES MÊMES, GIRARDOT, *avec un petit baril.*

ROBERT.

Qu'est-ce qu'il y a?

GIRARDOT.

Ne vous dérangez pas... il n'est plus temps... ils sont partis!

TOUS.

Qui donc?

GIRARDOT.

Les Bédouins!

TOUS.

Les Bédouins!

GIRARDOT.

Ils sont tombés subito, une douzaine sur la cantine et ils ont tout pillé; je n'ai pu sauver que ce baril d'excellent cognac que je goûtais alors.

CATHERINE.

Ah! mon Dieu!.. et la mère Picard!

GIRARDOT.

La mère Pichard... Ah! oui... un Bédouin l'a mise en croupe sur son cheval... et il court encore...

BONIFACE.

C'est sûr... il va la vendre au grand-turc... Ça sera la sultane favorite; c'est fort avantageux pour elle.

ROBERT, *riant*.

Ah! ah! ah! une sultane de soixante ans.

CATHERINE.

Dites donc, père Robert, voilà la place vacante.

ROBERT.

C'est vrai, mille noms d'une pipe et cela te revient de droit, ma petite Catin... Pardon, excuse... c'est un petit nom d'amitié... par abréviation.

BONIFACE.

Quoi!.. manzelle Catherine serait vivandière en titre?

ROBERT.

Un peu... et je suis bien sûr que personne ne s'y oppose; allons, les insignes de l'emploi.

(Pendant le chœur suivant on attache une courroie au baril apporté par Girardot, et on le passe au cou de Catherine. En même temps Boniface lui met sur la tête un chapeau rond.)

CHOEUR.

AIR : de la *Muette*.

Oui, chacun pour lui plaire,
Ici lui donn' sa voix.
La gentill' vivandière
Partag'ra nos exploits!

CATHERINE, *se redressant*.

Merci!.. merci! mes braves, de l'honneur que vous me faites.
N'aies pas peur, Adrien, va, je n'en serai pas plus fière... Tâche
toujours d'être capitaine le plus tôt possible.

ADRIEN, *réfléchissant*.

Ça viendra, j'espère.

BONIFACE.

Et moi aussi, ça viendra... Je serai sapeur... quand je devrais
me raser tous les jours, et plutôt deux fois qu'une...

ROBERT.

Quelqu'un a-t-il un verre, une tasse, un gobelet?... Je veux être
le premier à qui elle versera à boire...

GIRARDOT

Militaire, j'ai là une tasse de cuir, si elle peut vous être agréable...
(Il la lui donne.)

BONIFACE.

Dites donc, père Girardot, vous n'avez pas mis là-dedans quel-
qu's-uns de vos carabis?...

GIRARDOT, *criant, en colère*.

Scarabées!

ROBERT.

Allons, ma petite Catherine.

CATHERINE.

Plus de Catherine... J'adopte le petit nom d'amitié.

ROBERT.

Vrai! est-elle gentille!

ADRIEN, *à part, en réfléchissant*.

Capitaine!.. et épouser une vivandière!

ROBERT.

Allons, mes amis, allons à la cantine célébrer sa nomination.

CATHERINE.

AIR :

Vivandière du régiment,
C'est Catin qu'on me nomme;
J'vendrai, j'donn'rai, j'boirai gaiment
Mon vin et mon rogame.
J'ai le pied leste et l'œil mutin,
Tin! tin! tin! tin! tin! tin! rin! tin! tin!
J'ai le pied leste et l'œil mutin:
Soldats, voilà Catin!

(Tout en chantant, Catherine a retourné à son haril et ouvert la petite can-
nelle; Robert avance le bras et tient la tasse dessous.)

CHOEUR.

Elle a l'pied leste et l'œil mutin,
Tin! tin! etc.

(Tout le monde est groupé autour d'elle; le rideau tombe.)

ACTE DEUXIÈME.

(Le théâtre représente une grande salle d'une chaumière russe. Deux portes latérales, une porte dans le fond, qui, étant ouverte, laisse voir un escalier grossier montant de gauche à droite à un premier étage ; le dessous de l'escalier est garni de fagots ; sur le devant de la scène une table et ce qu'il faut pour écrire ; quelques chaises.)

SCÈNE PREMIÈRE.

BARKOFF, PAYSANS ET PAYSANNES RUSSES, *entrant par la droite du spectateur et portant des paniers. Il fait petit jour.*

CHOEUR.

AIR d'Amédée.

O mes amis ! avançons en silence ,
Car le sommeil calme encor leurs maux.
Tâchons d'adoucir leur souffrance
Mais ne troublons pas leur repos.
Naguère bien loin de les plaindre
Nous ne pouvions tous que les craindre ;
La victoire guidait leurs pas
Mais le malheur vient les atteindre ,
Tristes victimes des combats ,
Secourons de pauvres soldats. (1)

BARKOFF.

Hum ! pourquoi faut-il être obligé de donner de pareils soins à des Français ?

UN PAYSAN.

Dam !.. c'est l'ordre de mademoiselle.

BARKOFF.

Oui, elle est la fille d'un officier français... mais je suis Russe, moi ! et si monsieur le comte d'Arbel, son honorable père, était ici... ça se passerait autrement.

UN PAYSAN.

Dites donc, monsieur Barkoff, y a là un planton de soldats... et et qui ne sont malades, ceux-là.

BARKOFF.

Je n'ai pas peur... on prétend que leur infernal maréchal Ney doit venir visiter les blessés... Qu'on me laisse faire... il y restera... allons, montez, vous autres.

CHOEUR.

Tristes victimes des combats ,
Secourons de pauvres soldats.

(Ils montent l'escalier du fond.)

SCÈNE II.

BARKOFF, puis BONIFACE.

BONIFACE, *paraissant à la porte de gauche, la figure barbouillée de savon et un rasoir à la main.*

Il me semble qu'on a chuchotté par ici.

(1) On peut supprimer ce chœur à la représentation.

BARKOFF.

Un soldat...

BONIFACE.

Dieu !.. l'intendant du propriétaire d'ici. (*S'essuyant la figure.*)
Faut que je laisse ma barbe à moitié faite... c'est dans le cas de ré-
tarder la végétation...

BARCOFF.

Qu'avez-vous donc, soldat ? on dirait que vous tremblez...

BONIFACE.

C'est que voyez-vous, dans le département de la Moscovie, il ne
fait pas chaud à se raser avec de la neige fondue.

BARCOFF.

Mais puisqu'on a tout mis à votre disposition... pourquoi ne pas
faire demander...

BONIFACE.

Il est vrai de dire qu'on n'a pas trop ses aises dans votre Russie,
depuis qu'ils brûlent tout, les Vandales.

BARCOFF.

C'est pour sauver leur patrie...

BONIFACE.

Ah ! leur patrie !.. un pays de loup... Pardonnez-moi l'expression,
c'est une hyperbole comme disait un savant que j'ai connu dans
les pays chauds... depuis quatorze ans que je suis militaire, j'en ai
vu des déserts non habités... mais pas comme ça... Il est unique ce
pays... on ne peut pas se tenir sur le verglas quand il gèle... on
enfonce dans les marais quand il ne gèle pas... et ils appellent ça une
patrie... les Vandales !

SOLDATS, *appelant à gauche en dehors.*

Boniface !.. Boniface !

BONIFACE.

V'là qu'ils s'éveillent les autres...

BARKOFF.

Vos camarades vous appellent. Je vous laisse.

(Il sort par la droite.)

BONIFACE.

Tu ne fais pas mal toi... car sauf ta barbe qui est fort belle... ta
figure ne me revient guère...

(Ils montent l'escalier du fond, un sergent et quelques soldats entrent
par la gauche.)

SCÈNE III.

BONIFACE, LE SERGENT, SOLDATS.

LE SERGENT.

Eh ! Boniface !

BONIFACE.

Qu'est-ce que vous avez donc à crier comme ça vous autres ?..
vous avez effarouché l'intendant du propriétaire, je me mettais
bien avec lui pour en obtenir...

LE SERGENT.

Quoi donc ?

BONIFACE.

Un peu d'eau chaude pour le matin.

LE SERGENT.

Ce pauvre Boniface, il ne pense qu'à sa barbe.

BONIFACE.

C'est que j'y tiens... depuis quatorze ans que je me rase deux fois par jour, et pour rien encore... ça ne pousse pas... j'ai beau me faire des estaffes... voyez plutôt! c'est-il vexant pour un homme qui nourrit depuis si long-temps la noble ambition de devenir sapeur...

AIR de Turenne

Ah! de bon cœur, vraiment j'enrage,
D'n'obtenir aucun résultat,
Et cependant avec courage
Matin et soir à ce terroir ingrat.
Le fer en main j' livre un nouveau combat,
Oui, la nature me fait des injustices
J'deviens hideux, balaféré comme je l' suis
N'obtiendrais-je donc jamais le prix
De tant de nobles cicatrices?

LE SERGENT, dans le fond.

Tiens, dis donc, Boniface !.. voilà celle pour qui tu t'mets à la torture, qui vient ici en trottant sur la ueige.

BONIFACE.

Catherine !

LE SERGENT.

Entends-tu sa chanson ?

BONIFACE.

C'est elle... Dieu ! rien que sa voix... ça me bouleverse... qu'c'est bête d'êtr' nerveux comme ça !

SCÈNE IV.

LES MÊMES, CATHERINE.

CATHERINE.

AIR :

Depuis l'Égypte je vous sers
Je me mis jeune en route,
A quatorze ans dans les déserts
Je vous versaïs la goutte ;
Puis j'entrai dans Vienne un matin,
Tin, tin, tin, tin, tin, tin,
Puis j'entrai dans Vienne un matin,
Soldats, voilà Catin !

LE SERGENT.

Bravo !.. la gaité arrive toujours avec elle.

BONIFACE.

Vous avez déjà fini votre tournée, mademoiselle Catherine !.. vous êtes diligente.

CATHERINE.

Dites donc, les amis, v'là des provisions toutes fraîches aujourd'hui.

d'hui... C'est Murat qui régale... aussi je vous apporte ce qu'on a pu trouver de meilleur.

LE SERGENT.

Ça arrive bien... allons vous autres à vos rangs, j'vas faire la distribution.

(Ils se placent au tour de la table.)

BONIFACE.

Un peu de pain et un oignon, v'là mon affaire... c'est tonique. (Il mange.) Qu'est-ce que vous avez donc, mamzelle Catherine... vous avez l'air tout guilleret ce matin.

CATHERINE.

Je suis contente, mon bon petit Boniface, nous allons remarquer en avant. Kutuzoff a peur, il recule, et en le poursuivant nous nous irons à Pétersbourg.

BONIFACE.

En passant, ça se pourrait bien.

CATHERINE.

J'espère qu'enfin mon Adrien, qui n'est encore que lieutenant, aura ses épaulettes de capitaine.

BONIFACE.

Et vous me dites ça à moi !

CATHERINE.

Pourquoi pas !

BONIFACE.

Ah !.. Catherine !.. Catherine !.. vous avez donc un cœur de co-saque ?

AIB : *Vos Maris en Palestine.*

Dans not' beau pays de France,
J' m'enflammai pour vos appas,
Et malgré tant de constance,
Sans rien obtenir hélas !
J'ai toujours suivi vos pas ;
Par votre froideur extrême,
Que d'amans désespérés
Verraient leurs feux tempérés !
Moi, pour vous je brûl' tout d'même,
Par un froid d' vingt-six degrés.

CATHERINE.

Ah ! tu te plains ; je voudrais bien être échauffée comme ça, moi... ça ne me ferait pas d' mal pour le quart d'heure. Hum !.. hum !..

BONIFACE.

Vous avez froid, Catherine ? vous avez froid ?

CATHERINE.

Cette question ! j'ai les pieds à la glace.

BONIFACE.

Comm' votre cœur, n'est-ce pas ? C'est pas l'embarras, je les ai aussi un peu engourdis. Ah ! satané pays !

(Il frappe des pieds par terre comme Catherine.)

CATHERINE.

Ah ! une idée ! Dis donc, Boniface, veux-tu en quatre temps ?..

BONIFACE.

Comment, Catherine, vous voulez avec moi ?

CATHERINE.

Allons, voyons, dépêche-toi donc ; j'ai les pieds sans connaissance.

BONIFACE.

Dieu ! que je suis heureux ! Prenez garde à mes engelures.

CATHERINE.

Y es-tu ?

BONIFACE.

M'y v'là !.. (*Ils battent la semelle.*) Ah ! qu' c'est voluptueux la semelle avec celle qu'on aime...

CATHERINE.

Va donc, n'aies pas peur.

BONIFACE.

Ça n' sera donc toujours que du marbre, votre cœur ; ils sont ferrés vos souliers. C'est égal, je vous plains.

CATHERINE.

De quoi ?

BONIFACE.

Ah ! prenez donc garde ; vous tapez dans les os des jambes, et par la gelée, c'est casuel.

CATHERINE.

Pourquoi me plains-tu, voyons ?

BONIFACE.

A cause de votre amour pour Adrien.

CATHERINE.

Parce que...

BONIFACE.

Parce que il y a quelque chose de nouveau... Votre amoureux, qui fait tant le fier à présent, a trouvé une connaissance ici... le comte d'Arbel, l'ancien seigneur d'chez nous, qui a une fille... et un château qu'il a prêté, malgré lui, pour servir d'ambulance.

CATHERINE.

AIR : Vaudeville de *Farinelli*.

Qu'importe le comte et son château.

BONIFACE.

Vous avez tort d'être si tranquille...
renez gard' d'apprendre bientôt
Combien l'amour est volatile...

CATHERINE.

D'Adrien l' comt' fut l' protecteur.

BONIFACE.

Oui, mais du comt' la fille est belle.

CATHERINE.

Qu'est-ce que ça m' fait ?..

BONIFACE.

De la d'moiselle

Adrien, pour échauffer l' cœur,
N'a pas eu besoin de battr' la semelle.

CATHERINE, *lui donnant un coup de pied.*

Qu'est-ce que tu dis ?

BONIFACE.

Bon... bien... juste à la cheville...

CATHERINE.

O mon petit Boniface, est-ce que tu t'es aperçu de quelque chose ?

BONIFACE.

Certainement; merci, ma guêtre en est coupée.

CATHERINE.

Je te la raccommoierai; mais, dis-moi vite, Adrien voit donc souvent cette demoiselle ?

BONIFACE.

Souvent... plus que ça... tous les jours.

CATHERINE.

Elle est donc bien jolie...

BONIFACE.

Oui, ma foi .. pour la Russie...

CATHERINE.

Elle est mieux que moi, n'est-ce pas !

BONIFACE.

Ah ! Catherine !.

CATHERINE.

J'en suis sûre... et puis elle doit être pimpante, tirée à quatre épingles, au lieu que moi.

BONIFACE.

Ah ! vous êtes comme notre gloire, un peu chiffonnée.

CATHERINE.

Ah ! que ça fait mal, la jalousie ; je brûle à présent, j' suis sûre que j'ai la fièvre... Adrien va venir... Eh ben ! je veux savoir tout de suite à quoi m'en tenir... Ah ! il me trompe...

LE SERGENT.

V'là le lieutenant...

CATHERINE.

C'est lui... surtout qu'il ne se doute de rien.

BONIFACE.

Soyez tranquille, je feins très-bien.

(Catherine se place derrière un groupe de soldats.)

SCENE V.

LES MÊMES, ADRIEN.

ADRIEN.

Soldats, le général de la division va venir visiter cette ambulance, préparez-vous à le recevoir...

LE SERGENT.

Oui, mon lieutenant.

CATHERINE, *bas*.

Il ne me voit pas, tant mieux... il ne se doutera pas que je veille sur lui.

LE SERGENT.

Allons, camarades... à nos armes !..

BONIFACE, *bas à Catherine*.

Vous ne venez pas...

CATHERINE.

Non... laisse-moi !...

(Boniface et les soldats rentrent par la gauche. Catherine s'éloigne par la porte du fond et reparait ensuite.)

SCÈNE VI

ADRIEN, puis CATHERINE.

ADRIEN, agité.

Le comte veut avoir la réponse à sa lettre. Il m'offre, pour prix du service qu'il me demande, le partage de sa fortune et la main de sa fille... de sa fille, si belle, et qui paie déjà ma tendresse du plus charmant retour... Mais qu'il faut acheter chèrement tout cela. Officier d'ordonnance, secrétaire particulier du maréchal, je puis, sans doute... un grade, une fortune, une femme charmante... qui pourrait résister?... (Il s'assied, et rejette la plume.) Eh ! pourtant j'hésite encore... Allons, le sort en est jeté... (Il reprend ensuite vivement, et écrit.) Avec des renseignements aussi exacts... Cette lettre ne laissera plus aucun doute sur mon dévouement.

CATHERINE, entrant doucement et à part.

Il écrit!.. A qui donc ?

ADRIEN, écrivant toujours.

Le comte ne pourra me refuser sa fille.

CATHERINE, s'écriant.

Il la demande en mariage!..

ADRIEN, se détournant et se levant hors de lui.

Catherine!..

CATHERINE.

Oui... Catherine!.. qui vient de vous écouter.

ADRIEN.

Toi!.. et que sais-tu ?

CATHERINE.

Tout...

ADRIEN.

Ciel !

CATHERINE.

Pouvez-vous trahir ainsi...

ADRIEN.

Plus bas, Catherine, plus bas...

CATHERINE.

Je veux crier, moi!..

ADRIEN.

Tu vas me perdre... me faire fusiller...

CATHERINE, pleurant.

Il a encore le cœur de se moquer de moi... Comme si les conseils de guerre s'assemblaient pour ces trahisons là... Ce ne sont pas les femmes qui ont fait le code militaire...

ADRIEN, à part.

Je respire !

CATHERINE.

C'est donc décidé... vous ne m'aimez plus? C'est une autre... Si elle était vivandière, encore, oh! ça ne se passerait pas comme ça.

ADRIEN, *qui s'est rassuré.*

Que veux-tu dire?

CATHERINE.

Est-ce que je n'ai pas mon briquet, donc?

ADRIEN, *souriant.*

Quoi!

CATHERINE.

AIR : *Comme il m'aimait.*

J' la provoquerais,

Je la tuerais :

Vivandier' d' la gard' impériale,

Pistolets, sabres ou fleurets,

D' l'escrim' je sais tous les secrets !

Ah ! mil zieux pourquoi ma rivale

N'a-t-ell' pas au moins dix ans d' salle?

Je la tuerais ! (*bis.*)

ADRIEN, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! ah !..

CATHERINE.

Tiens, Adrien, ne ris pas comme ça, je t'en prie... tu vas encore me faire pleurer, mon ami... Est-ce donc bien vrai... tu n' m'aimes plus du tout?... tu veux épouser cette p'tite mijaurée ?

ADRIEN.

Tu as mal entendu, Catherine, je te jure...

CATHERINE.

Ne jure pas... j'ai l'oreille fine... et d'ailleurs... n'ai-je pas une preuve ?

ADRIEN.

Une preuve !..

CATHERINE.

Oui!

ADRIEN.

Et laquelle !

CATHERINE.

Tu veux le savoir. (*Elle court à la table et prend une lettre.*) Tiens, la voilà !

ADRIEN.

Catherine ! que fais-tu ?

CATHERINE.

C'est la demande en mariage, j'en suis sûre.

ADRIEN.

Rends-moi, cette lettre !

CATHERINE.

Non... je veux la lire... je veux...

(*Elle jette les yeux dessus.*)

ADRIEN, *fortement.*

Catherine !

CATHERINE, *avec surprise et douleur.*

AIR : *C'était Renuud de Montaubau.*

Ciel ! qu'ai-je lu ? l'aurais-je pu penser...

Adrien, tu livres tes frères...

De c' dernier coup j' sens mon cœur se briser,

Mes larmes s'ront bien plus amères !

Le malheureux, ah ! qu'a-t-il fait ?

Il déshonore son épée !

Lorsque par lui je me croyais trompée

C'est son pays qu'il trahissait !

ADRIEN :

Maintenant ma vie ou ma mort sont entre tes mains...

CATHERINE.

Rassurez-vous... vos jours sont en sûreté... mais cette lettre fatale n'ira pas à son adresse...

(Elle la déchire.)

ADRIEN.

Catherine!.. je t'en conjure... quitte ce pays... je puis t'en offrir les moyens...

CATHERINE.

Assez... assez... que vous importe mon sort... quelque rang, quelque fortune qui vous attendent... la pauvre vivandière est bien au-dessus de vous... (*Arrachant sa bague.*) Tenez!.. elle vous délie des sermens que vous lui avez faits. .. que sont-ils auprès de ceux que vous voulez trahir?..

(On entend la ritournelle du morceau suivant.)

ADRIEN, *prenant vivement la main qui lui présente l'anneau.*
Écoutez!..

CATHERINE, *se débarrassant d'Adrien et courant vers le fond.*
C'est la voix de Robert!..

SCÈNE VII.

LES MÊMES, BARCOFF, ROBERT ET PLUSIEURS SOLDATS.

(Barcoff entre mystérieusement par la droite et s'approche d'Adrien.)

(*Suite du morceau.*)

BARCOFF.

Notre maître arrive, il vous attend...

ADRIEN.

O ciel!.. allons, plus d'hésitation, je vous suis.

(Il sort par la droite avec Barcoff.)

SCÈNE VIII.

ROBERT, CATHERINE, SERGENS ET SOLDATS.

ROBERT.

Amis, cette heureuse nouvelle

Nous met tous en train,

La gloire nous appelle,

Heureuse nouvelle !

Oui, nous nous battons demain !

CATHERINE , après le cœur.

Mon vieux Robert!

ROBERT.

Bon jour, ma petite Catin!.. Oui, mes amis, le brave maréchal Ney sera ici dans quelques instans... Il vient visiter les blessés!

CATHERINE.

Le maréchal!

ROBERT.

Lui-même!.. mais il me semblait avoir aperçu, en entrant, le lieutenant Adrien... Il est parti comme ça sans seulement jeter les yeux sur nous...

CATHERINE.

C'est qu'il ne rencontrerait dans les miens que du mépris...

ROBERT.

Ah! je comprends... il n'a pas attendu qu'il soit capitaine pour être parjure...

CATHERINE, avec amertume.

Parjure!.. oui...

ROBERT.

Et alors, le brave Boniface va entrer en activité...

CATHERINE.

Ne parlons plus de ça, mon vieux Robert, je ne veux plus me marier... plus d'amans, de l'amitié... d' la bonne amitié .. pour mes vieux rognards... ils sont fidèles, ceux-là...

ROBERT.

Qu'est-ce que c'est que ça, Catin; nous donnons dans la mélancolie, mon enfant... et aujourd'hui encore... allons donc... Vive la joie, morbleu!..

CATHERINE.

Tu as raison... Vive la joie, et oublions le reste... Le maréchal Ney va venir... je ne l'ai jamais vu de si près... il me remarquera peut-être...

ROBERT.

Tu es bien faite pour ça!

CATHERINE.

Si je lui offrais un petit verre...

ROBERT.

Il ne ferait pas le dégoûté, va!..

CATHERINE.

Vrai!.. oh! que je serai contente... il boirait de mon rogame... dans le verre que je lui présenterais... oh! personne n'y boira plus après lui.

ROBERT.

Brave fille!

CATHERINE.

Je vas me mettre en grande tenue, mon baril en sautoir... Et je me placerai sur son passage.

ROBERT.

C'est ça!.. et nous, mes amis... allons au-devant de notre général!

REPRISE DU CHOEUR.

Amis, cette heureuse nouvelle,

Digitized by Google (Ils sortent par le fond.)

SCÈNE IX.

CATHERINE, *seule.*

Quelle bonne idée que j'ai eue là !.. La joie que ça me donne... Oh ! oui, je l'espère, j'oublierai tout-à-fait ce malheureux. (*Elle prend son baril.*) Là !... je n'ai là-d-dans que de cette mauvaise eau-de-vie de grains... De l'eau-de-vie russe à un maréchal de France... ça ne va pas. Est-ce qu'il n'y aurait pas dans les caves du château quelqu'autre bonne chose... Un émigré ! il doit avoir conservé le goût du vin du pays... Si j'allais... Tiens, au fait, en pays conquis, c'est d'bonne prise. (*Elle s'approche de la porte de droite, et s'arrête en écoutant.*) Ah ! mon Dieu, qu'est-ce que j'entends là ?

CHOEUR dans la coulisse.

AIR de *Fra Diavolo.*

De la prudence,
Et parlons bas :
Que la vengeance
Soit sous leurs pas.

CATHERINE.

Qu'est-ce donc ?.. cachons-nous.

(*Elle entre vivement avec son baril dans la chambre gauche, dont elle laisse la porte entr'ouverte.*)

SCÈNE X.

CATHERINE *cachée*, BARKOFF, puis DEUX COSAQUES, dont l'un porte un baril de poudre.

BARKOFF, *aux cosaques.*

(*Suite du morceau.*)

Entrons... Non... Personne !

CATHERINE, *à part.*

Je ne sais pourquoi je frissonne !

BARKOFF ET LES COSAQUES.

ENSEMBLE.

De la prudence,
Et parlons bas :
Que la vengeance
Soit sous leurs pas.

CATHERINE.

De la prudence,
Ne bougeons pas,
Car la vengeance
Guide leurs pas !

(*Un des cosaques a mis le baril de poudre par terre, près de la chambre où est Catherine. Barkoff, qui a été vers le fond et ouvert les portes, désigne le dessous de l'escalier.*)

BARCOFF, *aux cosaques qui obéissent.*

Otez de là tout ce qui gêne...

Pour placer ce salpêtre !..

CATHERINE.

O ciel !..

BARCOFF.

Avant peu leur chef immortel
Va venir... sa perte est certaine...

CATHERINE.

Que faire?

BARCOFF, dans le fond, regarde les cosaques qui débarrassent le dessous de l'escalier.

Il ne saurait échapper!

CATHERINE.

Quel projet!

Le ciel m'inspire...

(Pendant que les autres tournent le dos, elle sort vivement et met son baril à la place de celui qui est par terre et qu'elle emporte.)

BARCOFF.

C'en est fait...

Maintenant ce baril, sans retard qu'on le place,

(Un cosaque vient le prendre et le porte sous l'escalier.)

Bientôt le reste sera prêt!

CATHERINE, cachée et se jettant à genoux.

O mon Dieu!... je te rends grâce!

ENSEMBLE.

De la prudence,
Ne bougeons pas
Oui, la vengeance
Guidait leurs pas...

LES COSAQUES ET BARCOFF.

Oui, la prudence
Veut son trépas,
Notre vengeance
Est sous ses pas.

(Sur cet ensemble, Barcoff et les cosaques se retirent par le fond à droite et fermant la porte.)

SCÈNE XI.

CATHERINE, seule.

Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines... Les misérables, faire sauter le maréchal!.. (On entend dans le fond le tambour battre aux champs.) Le tambour!.. Scrait-ce déjà lui! ah mon Dieu! et mon eau-de-vie... plus moyen de lui offrir... Ah! c'est égal, j'ai sauvé ses jours, cet honneur-là vaut bien celui de lui verser à boire...

SCÈNE XII.

CATHERINE, BONFACE, entrant par le fond et laissant la porte ouverte.

BONIFACE.

Ah! vous v'là, mamzelle!

CATHERINE.

Qu'as-tu donc?

BONIFACE.

Ce que j'ai! est-ce que vous n'entendez pas?

(On entend du bruit dans le fond.)

CATHERINE.

Le maréchal.

BONIFACE.

Eh ! oui, c'est lui ! c'est le brave des braves !

SCENE XIII.

LES MÊMES, ROBERT, SOLDATS. *Ils se rangent dans le fond au-delà de l'escalier ; puis LE MARECHAL et quelques OFFICIERS SUPÉRIEURS.*

CHOEUR.

AIR: *Introduction de Léocadie.*

Ah ! c'est pour nous encore un jour de gloire ,
Puisqu'il nous fait cet honneur sans égal ;
Il nous guida toujours à la victoire ,
Vive à jamais, viv' notre général !

(Pendant ce chœur, le maréchal et ses officiers montent l'escalier, et disparaissent.)

BONIFACE, *dans le plus grand effroi.*

Ciel ! qu'est-ce que je vois ?.. Une traînée de poudre qu'on allume : nous allons tous sauter, et le maréchal aussi.

ROBERT, *et les soldats s'approchent.*

Sauter !

CATHERINE, *éclatant de rire.*

Ah ! ah ! ah ! ah !

BONIFACE.

Ça vous fait rire !

ROBERT, *qui s'est précipité sur le baril, l'apportant sur le devant de la scène.*

Ce n'est pas encore son dernier jour .. Enfans, ça n'a pas pris.

CATHERINE.

Eh ! non, c'est de la poudre humide ; il n'y a pas mèche ; la mine est éventée.

TOUS.

Comment !

CATHERINE.

AIR *de la Sentinelle.*

Oui, mes amis, le plus lâche complot
Dans la tristesse allait plonger la France ;
Mais l'ciel veillait, et Cath'rine bientôt
Sut des méchants déjouer l'espérance.
Ils n' croyaient pas voir leurs projets déçus ;
Mais par un' ruse bien calculée,
Leurs soins ont été superflus,
Et l' feu qu'is ont mis n' pouvait plus
Qu' fair' du punch ou d' l'eau d' vie brûlée.

BONIFACE.

C'est fort adroit.

ROBERT.

O brave et dix mille fois brave Catin ! Mais j'ai mon idée. Il ne faut pas qu'un si beau trait reste sans récompense... Attendez-moi là, mes amis... Vive notre brave vivandière !

(Il sort par le fond, et monte l'escalier.)

TOUS.

Vive notre vivandière !

CATHERINE.

Tiens !.. où va-t-il donc comme ça , le père Robert !

BONIFACE.

Au fait... comme il s'éclipse... avec son idée... quoi donc que ça peut être son idée?.. ah ! j'y suis... il va raconter vos exploits...

CATHERINE.

A qui donc ?

BONIFACE.

A votre amoureux !.. mon rival !.. monsieur Adrien.

CATHERINE.

Oh !.. non, je l'espère... il sait bien que je veux l'oublier...

BONIFACE.

Tous voulez !.. oh Catherine, honneur de ton sexe et de la cantine ! Je suis dans l'enthousiasme... Ils en ont eu des Catherine en Russie ; Catherine I, Catherine II... mais ils n'en ont pas eu, ils n'en auront jamais de ton numéro !

ROBERT, *revenant*.

Tiens... lis... lis. . ma petite Catherine.

(Il lui remet un papier.)

CATHERINE, *lisant*.

Pour prix de sa belle conduite et de son intrépidité, j'accorde au nom de l'empereur, à Catherine Bernard, vivandière de la grande armée, la croix de la légion d'honneur.

ROBERT.

Signé : Maréchal Ney, prince de la Moscowa.

CATHERINE.

Il se pourrait... la croix, à moi !

TOUS.

La croix !

ROBERT.

Ah ! ma petite Catherine, il n'y a pas de hijoutier dans le pays... mais c'est égal, je veux que tu la portes à l'instant... v'là la mienne. (Il la détache de son habit. Je ne peux pas te faire un cadeau plus précieux !

AIR: *A soixante ans*.

Tiens, mon enfant, tiens, prends et sois-en fière,
C'est à Wagram, au milieu du combat,
Que l'empereur l'ôta de sa boutonnière
Pour décorer le sein du vieux soldat.

CATHERINE.

Ah ! comme nous, j'en soutiendrai l'éclat...
Oui, quoique femme, ami, j'en serai digne...
Et de l'amour, abjurant la douceur,
La vivandière affermira son cœur...
Car désormais, sous un si noble signe,
Il ne doit plus battre que pour l'honneur.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, LE SERGENT, *accourant.*

LE SERGENT.

Mes amis, je vous apporte une nouvelle... le lieutenant Adrien...

TOUS.

Adrien !...

CATHERINE, *à part.*

Aurait-on découvert ?

LE SERGENT.

Je viens de le voir partir dans une belle chaise de poste, avec le vieil émigré, et sa fille !

CATHERINE.

Il est parti ! ah tant mieux !

BONIFACE.

Tant mieux ! c'est-il possible, Catherine, je pourrais espérer... quoique vous ayez... (*il indique la croix.*) et que je n'aie pas... (*Il indique sa barbe.*)

ROBERT.

Eh ! oui, petit, tâches seulement d'en gagner autant qu'elle, et je suis bien sûr qu'elle te dispensera du reste.

BONIFACE.

Au fait, c'est peut-être plus facile !..

CATHERINE.

Nous verrons ça, après la campagne, mon garçon !.. En attendant, ne pensons qu'à la bataille qui doit se donner demain. Depuis quelque temps, nous avons eu bien de la misère, les finances ne vont pas... Soyons vainqueurs, et nous recueillerons aux dépens des Russes.

ROBERT.

Oui, nous serons vainqueurs !.. Hein ! ai-je bien fait d'enrôler cette petite femme-là... elle nous fait honneur, et quelque jour, j'en suis sûr, le nom de la vivandière rappellera la grande armée !

CATHERINE.

Oui, mes enfans.

AIR :

Oui, nos ennemis ont de l'or,
Ils nous payeront à boire,
Car pour nous doit briller encor
Le jour de la victoire.
J'en serai le réveil-matin,
Tin, tin, etc.
J'en serai le réveil-matin,
Soldats ! voilà Catin !

TOUS.

Elle en s'ra le réveil-matin,
Tin, tin, etc.
Elle en s'ra le réveil-matin,
Soldats ! voilà Catin !

(Pendant la reprise, le maréchal Ney et l'état-major reparassent sur l'escalier et complètent le tableau.)

FIN.